
BÉLISAIRE, ÉLÉGIE,

PRÉSENTÉE AU CONCOURS ET IMPRIMÉE DANS LE RECUEIL DE
L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX ;

Par M. DUCOS, Avocat à la Cour Royale de Toulouse.

Sic transit gloria.

Au bruit des marches triomphales,
Aux cris d'un peuple immense et de tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire, ivres de ses lauriers,
S'avance avec transport le vainqueur des Vandales.
Son nom fait tressaillir les murs de Constantin
Qui semblent partager l'orgueil de son destin.

Le voilà ce fier Bélisaire,
Traînant les Rois captifs, de leur trône arrachés,

A son char attachés,
Dont il noircit les fronts livides et penchés
De son insolente poussière !

Qu'il est grand ! qu'il est admiré !
Comme il jouit de sa victoire !
Comme il boit à longs traits le poison de la gloire,
Ce Héros, aujourd'hui triomphant et sacré !

Deux fois de cet empire immense
Il est le sauveur et l'appui ;
Les Barbares vaincus tombent sous sa vengeance ;
La terre tremble devant lui.

O toi divinité volage,
Fortune, dont par-tout l'homme adore les lois,
Tant de grandeur est ton ouvrage,
Du moins sois fidèle à ton choix;
Epargne-lui l'oubli, les revers et l'outrage
Qui frappent si souvent les héros et les Rois!

Mais hélas! elle est passagère
L'étoile du bonheur qui luit sur l'univers.
Le tems dans sa course légère
Voit les plus sombres nuits remplacer la lumière,
Et les brûlants étés chassés par les hivers.

La rose brille épanouie,
Mais son éclat dure à peine un matin.
La beauté, cette fleur du désert de la vie,
Est soumise au même destin;
A peine éclosée, elle est flétrie.

Ainsi tout ce qui peut charmer,
Tout ce qu'ont d'enchanteur la jeunesse et les grâces,
Même cette grandeur, fière de ses disgrâces,
Tout passe vite, et rien, rien ne peut désarmer
Ce tems jaloux, qui se plaît à semer
Les débris et la mort sur ses terribles traces.

Quel est ce vieillard malheureux
Qui marche errant dans la campagne?
Le fer brûlant qui sillonna ses yeux
Lui ravit à jamais la lumière des cieus;
Un enfant tout seul l'accompagne:
Que son aspect est douloureux!
Sous les haillons de l'indigence,
Son maintien garde encore un reste de fierté;

Il unit la noblesse avec la pauvreté ;
Son front cicatrisé se pare d'assurance ;
Un casque pend à son côté.

C'est sans doute un guerrier ; peut-être la victoire
A ce front dépourvu prodigua ses honneurs ;
Dieux justes , Dieux consolateurs
Protégez le malheur , la vieillesse et la gloire !

O douleur ! un affreux serpent
Sur son guide élançé , l'étouffe et le dévore.
L'infortuné , si jeune encore ,
Comme un lis qui se décolore ,
Sur le sein du vieillard va tomber expirant.
Le vieillard dans ses bras le relève avec peine ;
Il soulève , il soutient l'enfant demi-glacé ,
Et ne peut pas voir qu'il entraîne
Le dévorant reptile à ses pieds enlacé.

Le monstre , dont l'œil se ranime ,
Laisse pendre sa tête et son dard assassin ;
Assouvi , fatigué , tranquille après son crime ,
Tout dégoûtant de sang et de venin ,
Le reptile se roule et dort sur sa victime.

O malheureux vieillard ! quel sera son appui !
Il lui reste un bâton , sa dernière espérance !....
Dieux ! retenez ses pas ; il périclète , s'il avance....
Un précipice est devant lui.

Et voilà ce fier Bélisaire !
Lui qui traînait les Rois à son char attachés ,
Dans un désert , sans guide , et les yeux arrachés ,
Il a de ses vaincus surpassé la misère.

Heureux, s'il fut tombé dans un jour de combat!

Voilà le prix dont un monarque ingrat

A payé ses brillants services!

La pauvreté, l'exil, les bourreaux, les supplices

Viennent récompenser le sauveur de l'État.

Il ne lui reste, hélas! de tant d'éclat

Que son nom et ses cicatrices.

O fortune! ô grandeur! ô triomphes d'un jour!

O gloire des humains, vous passez sans retour!

Homme! qui que tu sois, toi que le Ciel fit naître;

Le plaisir, la douleur, les succès, les revers,

Doivent remplir les jours qui te furent offerts,

Tel est le destin de ton être.

Mais ne murmure point; d'un malheur passager

Ton immortalité s'apprête à te venger;

Nous ne mourons que pour renaître.

LE CANAL, IDYLLE,

PRÉSENTÉE AU CONCOURS ET IMPRIMÉE DANS LE RECUEIL DE
L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX ;

*Par M. DUCOS, Avocat à la Cour Royale de
Toulouse.*

T*oi* dont le cours serpente au pied des murs heureux
Où fleurit de Pallas le culte héréditaire ,
 J'aime ta rive solitaire ,
Beau Canal , et tes flots toujours silencieux !
A ta *nayade* obscure et pourtant fortunée
Que la Garonne appelle et reçoit dans ses bras ,
 Non , je ne préférerais pas
 L'onde classique du Penée ,
Ou les flots érudits de l'antique Eurotas.
 Tout me ramène à ton rivage ;
Tout y séduit mes yeux , tout y charme mon cœur ;
Ton aspect romantique , honneur du paysage ,
Où la grace en jouant vient parer la grandeur ,
 Rappelle au souvenir du sage
Un grand siècle , un grand homme , un magnifique ouvrage :
C'est du haut de ces monts qu'à ses lois il soumit ,
Que Riquet assembla les ondes paresseuses ,
 Et sa main leur creusant un lit ,

Les forçs de couler vers nos rives heureuses.

Ainsi , par deux penchans divers ,
Ouvrant au flot docile un chemin qu'il ignore ,
Ce grand homme unissait le couchant à l'aurore ,
Et traçait d'un doigt sûr l'alliance des mers.

La nature vaincue obéit au génie ,
La terre s'étonna , l'océan applaudit ;
Un jour plus radieux remplit l'occitanie ,
Et le grand siècle tressaillit.
Qu'un autre , amant de l'industrie ,
Chante les bienfaits , les trésors
Dont l'œuvre de Riquet enrichit ma patrie ,
Moi qu'inspire un plus doux génie ,
Moi je veux célébrer le charme de ses bords.

Des plaisirs de l'enfance ils sont l'heureux théâtre.
Quand le jour du repos , ce jour si désiré ,
A rougi l'horizon d'un feu plus tempéré ,
Sous les yeux du mentor , une troupe folâtre
S'élançe , et court fouler ces rivages chéris ,
Animés par ses jeux , réveillés par ses cris.
Un bâton à la main , la vieillesse pesante
Vient , encore une fois , y jouir d'un beau soir.
L'heureux convalescent , charmé de les revoir ,
Y traîne avec effort sa marche languissante.
Infidèle à Cujas , le jeune ami des lois
Y vient fort gravement méditer son Horace ;
Pourtant son œil distrait se détourne parfois
Pour admirer le site.... ou la beauté qui passe.
Le poète y respire un souffle inspirateur ;
La muse au bord des flots sourit à son ivresse.
L'amant , épris de son bonheur ,
Plus souvent pénétré d'une tendre douleur ,
Vient y rêver à sa maîtresse.

Non , non ce Léthé fabuleux ,
 Cher aux infortunés dont il calmait les peines ,
 N'offrit rien de plus doux aux mortels malheureux
 Qui venaient y gémir sous le poids de leurs chaînes.
 C'est à ces bords discrets qu'ils osent confier
 Ces soupirs de l'amour souvent mêlés de larmes ,
 Ces tourmens où le cœur trouve encor tant de charmes ,
 Qu'on veut bien adoucir , mais non pas oublier.
 Ici nous n'oublions que les travers du monde.
 Contemplez avec moi ces gracieux contours ,
 Et ces larges replis que trace , vagabonde ,
 Cette eau que l'on dirait s'endormir dans son cours ;
 Ces arbres dont la cime erre et flotte avec l'onde ,
 Et ces tendres gazons foulés par les amours.
 Lorsque le jour naissant vient colorer l'espace ,
 Quand le soleil du soir semble enflammer les airs ,
 Ces nuages de feu , ces accidens divers ,
 Si riches de couleur , d'harmonie et de grace ,
 Répétés dans les flots rougissent leur surface.

Mais de l'astre des nuits attendons le retour.
 Il monte dans les cieus , il perce l'ombre obscure ;
 Rivalisant d'éclat avec l'astre du jour ,
 Il verse sur les flots cette clarté si pure
 Qui semble à nos regards embellir la nature.
 Calme délicieux , douce fraîcheur des eaux ,
 Sur ces bords pleins d'attraits heureux qui vous respire !
 Tout se tait , tout repose ; à peine le zéphire
 Frémit légèrement à travers les rameaux ;
 Le rossignol gémit caché sous les berceaux ;
 L'onde est sans mouvement , le feuillage soupire.
 O tranquilles plaisirs que rien ne peut troubler !
 O momens enchanteurs ! ô volupté de l'âme !
 Spectacle ravissant que j'aime à contempler ,

Ici tout nous émeut et rien ne nous enflamme ;
 Ici tout nous sourit , tout est charme et bonheur.
 Cet astre nous éclaire et n'a point de chaleur ;
 Ses traits qui frappent l'onde et que l'onde repousse ,
 Ne blessent point les yeux qui cherchent à les voir ;
 On dirait que des flots le mobile miroir

Les adoucit et les émousse.

Ah ! pourquoi faut-il ^{vous} quitter ,
 Charmant rivage , onde chérie ?

Demain , et si je puis tous les jours de ma vie ,
 Je reviendrai vous visiter ;
 Sur vos bords je viendrai porter
 Ma rêveuse mélancolie.

Il eût fallu pour vous chanter

D'une muse légère emprunter le langage ;
 C'est à la muse tectosage

Dont vous chérissez les accents ,

Qu'il eût appartenu de célébrer vos charmes.

Au sort de Goudouli vous devez quelques larmes ,

O nymphes qui peuplez ces bosquets ravissants !

Vous eussiez inspiré le déclin de son âge ,

Et de son vieux talent rallumé le flambeau ;

Mais quand ces flots lointains , dignes de son hommage ,

Réfléchissant l'azur d'un ciel nouveau ,

Pour la première fois peuplèrent leur rivage ,

Ils n'ont baigné que son tombeau.

Hæc tua laus Riquete.

VANIERE , præd. rust.

A TOULOUSE,

DE L'IMPRIMERIE DE M. - J. DALLES , RUE SAINT-ROME , N.º 5.